

lentiels qui font craquer une poitrine humaine.

La chaudière est chauffée non avec du bois, mais avec de gros os de cheval. A l'aide d'une cuillère, la graisse est versée dans un baril, où elle prend une consistance pâteuse. Quelques chevaux en donnent 40 litres, mais c'est rare; le *minimum* est de 4 à 5 litres. Elle est fort recherchée par les émailleurs, donne une flamme égale à celle de l'huile, produit une chaleur plus forte, et ne s'épaissit pas. Les hongroyeurs s'en servent pour préparer leurs peaux, et les bourreliers pour assouplir leurs cuirs.

Avant que les pieds du cheval soient livrés au fabricant de colle-forte, on en détache les fers, qu'on vend, suivant l'état où ils se trouvent, soit comme ferraille, soit comme fers de cheval encore propres au service. Les clous qui ont attaché ces fers sont ramassés avec soin, et vendus sous le nom de caboche; ils sont envoyés dans la province, surtout en Auvergne, pour garnir les sabots des paysans. On sépare la corne du pied par quatre moyens: par ébullition, par fermentation putride, par macération dans l'eau froide, ou par dessiccation. Il n'y a pas long-temps que ces cornes sont préparées en feuilles pour les fabricans de peignes: ils en font aujourd'hui des ouvrages fort délicats imitant l'écaille; c'est une branche de commerce considérable.

Pendant long-temps les os du cheval, loin d'être utiles, causaient de l'embarras à tous les établissemens d'où ils sortaient. On ignore ce qu'on faisait des carcasses il y a un siècle; mais dans Paris et aux alentours, les gros os employés comme moellons, et unis avec de la terre détrempée, formaient des murs de clôture autour des marais et des jardins; ils étaient surtout communs aux faubourgs Saint-Marceau et du Temple, lieux près desquels se trouvaient les chantiers d'écarrissage: on en a beaucoup détruit, mais il en existe encore. Outre ces murs, les abords de la capitale étaient garnis, à cinq ou six lieues à la ronde, de débris osseux, et on en brûlait tous les mois de grands tas à Montfaucou; il en résultait une infection telle dans le voisinage, et même à Paris, qu'on proposa de construire un grand four pour cette opération.

Depuis vingt ans les arts chimiques se sont emparés de ces débris osseux si riches en substance animale; ils sont devenus la matière première de plusieurs arts, et aujourd'hui les os manquent aux fabriques. Après avoir acheté fort cher ceux qui proviennent des établissemens publics, ceux qui sortent des cuisines, et que les chiffonniers ramassent dans les rues; après avoir recueilli à une grande distance ceux qui se trouvaient abandonnés dans les champs; après avoir

été les chercher enfin jusque dans les murs auxquels ils avaient servi de matériaux, il a fallu les faire venir d'Espagne, d'Italie, et même d'Amérique.

Les os choisis et de formes convenables sont employés par le coutelier, le tabletier, le tourneur, l'éventailliste et le bimbelotier. Le fabricant de gélatine dégage des autres la substance animale au moyen de la vapeur de l'eau bouillante ou des acides. Les hôpitaux de Paris vendent chaque année les os de leurs cuisines pour une somme de 8 à 9,000 francs : autrefois ils ne rapportaient que 1,800 francs par an.

Les os retirés des murs de clôture du faubourg du Temple et d'autres faubourgs de Paris donnent sensiblement autant de gélatine que les os frais : il en est de même des os roulés par la mer, des os fossiles, et de ceux des catacombes qui datent de cinq à six cents ans. On mangea en 1814, chez le préfet du Bas-Rhin, à Strasbourg, un potage fait avec de la gélatine extraite d'os fossiles, et tous les convives le trouvèrent excellent.

Le squelette frais d'un cheval de moyenne taille pèse 50 kilogrammes ; la dessiccation le réduit à 25. Dans quelques localités on le broie au moulin, et on emploie la poudre comme en-

grais : c'est surtout dans le Haut-Rhin et le Puy-de-Dôme qu'a lieu cette transformation ; mais les fabricans d'ammoniaque et de noir animal en consomment la plus grande quantité. Avant peu ils absorberont tout ce qu'on pourra ramasser d'os en France.

Nous avons passé en revue l'écarissage des chevaux ; pourquoi ne dirions-nous pas un mot de celui de ces pauvres chiens et de ces pauvres chats que le perfide chiffonnier ramasse à pleine hotte dans les rues de la capitale ? C'est dans une grande chambre, à la porte du clos de Dussaussois, que sont mis à mort, sans pitié, tant de matous chéris, tant de bichons adorés, dont les plus beaux yeux de Paris pleurent journellement la perte. Un homme et une femme, nouveau Philémon, nouvelle Baucis, y travaillent toute l'année, fêtes et dimanches, et par là ils croient honorer les dieux qu'ils craignent, bien mieux qu'en chantant leurs louanges du matin au soir. Il faut les voir étaler les peaux de chiens pour les faire sécher, empailler délicatement les peaux de chats, faire fondre dans une chaudière commune la graisse des uns et des autres, et ranger avec soin de côté, toutes ces petites pattes qui ne trotteront plus, mais que rechercheront avidement les industriels fabricans de colle-forte.

A telle heure qu'on y entre, on y trouve plu-

sieurs cadavres des deux espèces, ouverts, dépouillés, troussés avec grâce, prêts enfin pour un succulent repas. Les écarisseurs en mangent-ils seuls? En vendent-ils à d'autres? Comme ces animaux ainsi préparés ont le meilleur coup-d'œil, qu'on en sépare toujours la tête et la queue, il est fort difficile de les distinguer d'autres animaux de même taille que nous avons l'habitude de voir sur nos tables.

On appelle *écorcheurs* et non *écarisseurs* ceux qui spéculent sur les dépouilles des chiens et des chats. Ils paient à la tâche des gens qui leur attrapent les chiens errans, dont ils tirent meilleur parti que des chiens morts. D'autres parcourent les bords de la Seine avec des chiens dressés à rapporter tous les animaux, ceux même de leur espèce, qui flottent sur la rivière. Chez presque tous les écorcheurs, et chez la plupart des chiffonniers, on aperçoit en entrant une petite potence à laquelle sont hissés et pendus les chiens qu'ils reçoivent vivans.

Tout le monde connaît ces larves désignées sous le nom de vers blancs ou d'*asticots*, recherchées comme appât par l'innocente tourbe des pêcheurs à la ligne; elles proviennent de trois espèces de mouches connues des naturalistes sous les noms de *musca-cæsar*, *musca-carniaria* et *musca-vivipara*, qui pondent sur les débris du

cheval. Pour en rendre la récolte plus facile et plus abondante, les écarisseurs étalent ces débris, surtout les intestins, dont l'odeur forte attire plus puissamment les mouches, en forment une couche d'un demi-pied, la couvrent légèrement de paille, pour la défendre du soleil, et attendent.... Bientôt les mouches s'abatent, alléchées par l'odeur, s'insinuent à travers la paille, et déposent leurs œufs sur les intestins.

Au bout de quelques jours les matières animales ont disparu, une masse mouvante leur a succédé, composée de myriades de larves, et de quelques détritrus qui ressemblent à du terreau. On sépare avec la main les plus gros de ces détritrus, on réunit les vers, on les remue avec la pelle, et on les vend à la mesure. Celui qui se livre chez Dussaussois à cette industrie, non-seulement ne reçoit rien pour les travaux pénibles qu'il est obligé de faire dans la journée, mais toutes les semaines, tant que dure le beau temps, il paie 30 francs de rétribution au propriétaire du clos.

Il faut que la consommation de ces larves soit considérable, car on en fait naître tous les jours, depuis les premières chaleurs jusqu'aux dernières. Les pêcheurs ne sont pas les seuls qui en fassent usage; on en vient chercher pour élever

des faisans, pour nourrir des oiseaux ; les volailles surtout en paraissent fort avides. Un habitant de La Villette s'avisa un jour d'acheter des débris de Montfaucon, d'y faire naître chez lui des asticots, et d'en nourrir des volailles maigres qu'il achetait à bas prix dans les fermes et les marchés voisins. En quinze jours, leur poids était doublé, triplé ; il les vendait comme poulardes du Mans. Mais il ne put continuer son industrie sans répandre l'infection chez ses voisins. Ceux-ci se plaignirent fortement, et finirent par arrêter son char dans la route de la fortune.

Quelque soin qu'on apporte à recueillir les larves dans le clos de Montfaucon, il s'en échappe une très grande quantité qui subissent toutes leurs métamorphoses. Elles donnent naissance à des nuées de mouches qui obscurcissent l'air, et attirent sur l'écarrissage toutes les hirondelles de Paris. Il est curieux, en automne, d'observer ces oiseaux sillonner l'atmosphère dans un rayon fort circonscrit, tout autour de la voirie. Les chasseurs qui veulent s'exercer au tir s'y rendent alors, et il n'est pas rare de les voir en abattre des centaines dans moins d'une heure.

Les larves des mouches ne sont pas les seuls animaux que la nature emploie pour diminuer l'infection du clos d'écarrissage. Il s'y est établi

une colonie d'une autre espèce, sur laquelle nous allons nous arrêter un instant.

Les rats, trouvant à Montfaucon une nourriture abondante, s'y sont multipliés d'une manière prodigieuse ; leur nombre est incalculable. Si l'on dépose les carcasses de chevaux écarris dans la journée en un coin quelconque du local, on les trouve le lendemain entièrement dépouillées des chairs adhérentes. Comment détruire ces hôtes incommodés ? Voici ce que le génie inventif de l'homme a trouvé ; voici les détails de la grande chasse à laquelle l'auteur de cet article a eu lui-même l'honneur d'assister. Dans le terrain de Dussaussois il existe un espace entouré de murs, et qui communique à l'extérieur par des châtnières. Il y laisse deux ou trois carcasses, et, quand la nuit est avancée, il descend en silence avec ses ouvriers ; ils bouchent extérieurement les châtnières, et pénétrant dans l'enceinte, une torche d'une main, un bâton de l'autre, ils commencent une affreuse Saint-Barthélemy de rats, faisant descendre, en les brûlant avec les torches, ceux qui, plus hardis, cherchent à escalader les murs. Bientôt l'épouvante est dans le peuple rat ; on essaie en vain de fuir, toutes les issues sont fermées ; partout se dresse un bâton homicide ; il faut mourir, mourir tristement sans pouvoir se dire un dernier adieu.

En recommençant ainsi à quelques jours d'intervalle, on est parvenu à tuer 16,050 rats dans un mois, 2,650 en un seul jour, 9,101 en quatre chasses; et cependant la partie de l'établissement de Dussaussois où a lieu ce massacre n'est pas la vingtième de l'emplacement où sont déposées les matières animales; et l'on n'y étend que deux ou trois carcasses; et le nombre des rats, loin de diminuer, ne fait que s'accroître: peut-on après cela trouver de l'exagération dans le nombre de cent mille têtes auquel on évalue la population *ratillarde* de Montfaucon?

Ces rats industriels ont l'habitude de se creuser des terriers comme les mulots et les lapins; ils ont fait crouler tous les murs des alentours; et, pour garantir sa maison de leurs attaques, l'honnête Dussaussois, qui craint leur rancune, a été obligé de se fortifier: il a garni sa demeure de tessons de bouteilles. Le verre coupe non-seulement leurs pattes, mais son poli ne laisse encore aucune prise à leurs ongles et à leurs dents.

Toutes les éminences voisines ont été perforées par eux, au point que le terrain tremble sous les pieds de ceux qui le foulent, et que quelques-unes des parties escarpées, minées de cette façon par la base, s'écroulent et laissent à découvert les galeries creusées par ces animaux.

Tous ne sont pas assez heureux pour se loger dans le clos d'écarrissage; c'est la Chaussée-d'Antin, la rue de Castiglione de ces messieurs. Le petit peuple, *plebecula*, s'établit à quatre ou cinq cents pas de la voirie; le nombre de ceux-ci est considérable; à force de passer et de repasser, ils ont tracé sur le gazon de petits sentiers avec des embranchemens qui partent de Montfaucon et aboutissent à un terrier particulier. Ces sentiers sont surtout remarquables en hiver, parce que les rats déposent, dans toute leur longueur, la terre-glaise mouillée qui adhère à leurs pattes et qu'ils ramassent en sortant du clos.

Leur prédilection pour telle ou telle partie du cheval est fort singulière; ils commencent par lui crever les yeux, et par boire tout le liquide qui y est renfermé; ils mangent ensuite la graisse qui se trouve au fond des orbites: jamais un cadavre ne passe la nuit dans le clos sans que ses yeux soient entamés.

Cette prédilection pour les yeux se remarque aussi dans les rats qui dévorent les corps humains; elle a été observée à l'Hôtel-Dieu, alors que les cadavres étaient déposés dans une cave au niveau de la Seine. Cette préférence existe encore chez les oiseaux carnassiers de tous les pays du monde. En Perse, en Arménie, les Guébres ado-

rateurs du feu, reste des sectaires de Zoroastre, n'enterrent ni ne brûlent leurs morts; ils les déposent à découvert dans une enceinte murée. Les oiseaux de proie viennent les dévorer; ils commencent toujours par les yeux, et si l'œil droit est le premier attaqué, c'est, dit-on, d'un heureux présage.

Dans les fortes gelées, il est impossible d'écarrir tous les chevaux abattus; ils durcissent, et les rats se procurent difficilement leur nourriture. Ils pénètrent alors dans le corps de l'animal par la blessure, s'il a été saigné, ou par le fondement, si la peau est restée intacte; ils s'y établissent, le dévorent intérieurement, et, quand le dégel survient, l'ouvrier ne trouve plus, au-dessous de la peau, qu'un squelette mieux dépouillé qu'il n'eût pu l'être par le plus soigneux opérateur.

La fécondité de ces rats est extraordinaire: les femelles ont cinq ou six portées par an, et chacune de ces portées est de 14 à 18 petits; en remuant la terre on trouve des nichées de ce nombre. Leur voracité est extrême: M. Magendie alla chercher lui-même douze rats pour faire une expérience; il les enferma dans une boîte: à son arrivée chez lui, il n'en trouva que trois; ils s'étaient dévorés les uns les autres, et n'avaient laissé que les queues et les débris de leurs compagnons.

Ces recherches sur les rats de Montfaucon ne sont pas un objet de pure curiosité; il faudra y songer, et fort sérieusement encore, alors qu'on voudra, comme on en a le projet, transporter ailleurs l'écarrissage. Que feront ces cent mille têtes de rats privés subitement de leur nourriture habituelle? Que deviendront-ils en quittant leur patrie? Vers quel lieu se dirigera ce peuple d'exilés? Entreront-ils dans Paris? Se répandront-ils dans les villages voisins? Y causeront-ils des ravages? Y apporteront-ils la désolation?

Dussaussois a trouvé, ce me semble, le moyen de traverser, avec le moins de danger possible, cette crise inévitable. Il faut inviter cet Alexandre, cet Attila des rats, à ne point cesser subitement l'écarrissage à Montfaucon, et à y laisser longtemps quelques débris; les affamés s'y précipiteront en foule, et il sera facile de les exterminer. Puis il faut compter aussi sur cette férocité naturelle que la boîte de M. Magendie nous a révélée. L'industrie, l'appât du gain, contribueront encore à leur destruction: les fourreurs achètent leurs peaux aux écarrisseurs, à 3 francs 75 centimes le cent!

Toutes les opérations que nous venons de décrire, tous ces cadavres putrides abandonnés, répandent, surtout dans les grandes chaleurs,

une odeur forte et pénétrante qui se propage jusqu'aux barrières de Paris ; mais ce n'est pas la seule qui descende du local infect de Montfaucon.

Derrière les deux clos que nous venons de parcourir s'étendent deux bassins divisés par une chaussée, et revêtus d'un mur percé de barbacanes. Ces deux bassins ont trente pieds de profondeur et reçoivent toutes les matières stercorales provenant des fosses de Paris ; elles y sont apportées par des tonneaux et des charrettes qu'on voit acculés à la rampe de bois qui couronne le mur. Là se fait la séparation des matières liquides d'avec les matières solides ; celles-ci se déposent, les autres s'écoulent dans trois bassins inférieurs. L'ensemble de ces cinq bassins forme l'étang de *Loiseau*, ainsi appelé du nom d'un célèbre écarisseur ; il peut avoir quatre arpens de superficie. A l'un de ses angles, existe une bonde par où s'écoule le trop-plein, qui entre dans Paris au moyen d'une conduite en plomb. Cette conduite se dégorgeait autrefois dans le grand égoût de ceinture, et de là dans la Seine au-dessous de Chaillot. Maintenant c'est dans l'égoût latéral du canal Saint-Martin qu'elle tombe ; tout ce qu'elle charrie entre dans la Seine au-dessus de Paris, et infecte l'eau dont s'abreuvent les habitans de cette capitale.

En 1812, on retirait des fosses dix-sept mille charrettes de matières ; chacune de ces charrettes portait trente boîtes cubant ensemble 72 pieds : ce qui faisait par an 1,224,000 pieds cubes. Cette masse s'est depuis accrue de plus d'un tiers. Qu'on se figure l'épouvantable foyer d'infection qui en résulte, malgré le grand nombre de voitures de cultivateurs qui viennent chercher à Montfaucon de l'engrais pour leurs terres !

A droite et à gauche de l'étang s'élèvent deux grands tertres noirs, entièrement composés de matières sèches, accumulées pour y subir une espèce de fermentation. Cette fermentation est quelquefois portée à un tel degré, que le feu s'y manifeste, et brûlerait la masse entière, si l'on ne l'éteignait à l'instant. Il n'est pas d'année que ce phénomène n'ait lieu ; mais on le remarque plus particulièrement dans les années humides et pluvieuses.

Quelque forte que soit l'odeur de ces matières fécales, elle est peu désagréable si on la compare à celle du clos d'écarissage. Qu'on se figure ce que peut produire la décomposition putride de monceaux de chair et d'intestins abandonnés des semaines, des mois, en plein air, à toute l'ardeur du soleil ; la nature des gaz qui se dégagent de ces carcasses garnies de par-

ties molles; les émanations d'un terrain imbibé, depuis deux siècles, du sang des animaux; la stagnation de ce sang sur un pavé qui n'en permet pas l'écoulement; les ruisseaux infects des boyauderies et des séchoirs du voisinage; qu'on multiplie tant qu'on voudra tous ces degrés de *puanteur*, qu'on la compare à celle qui saisit l'odorat quand on passe près d'un cadavre en décomposition, et on n'aura qu'une faible idée de ce cloaque, le plus repoussant qu'il soit possible d'imaginer!

Et c'est aux portes de Paris qu'il existe, dans le lieu le plus pittoresque et le plus agréable par sa position, non loin des promenades fréquentées le dimanche par la population active et laborieuse de cette capitale! Que des hauteurs voisines on plonge de ce côté, et l'on apercevra ces jours-là deux longues files de promeneurs, l'une sortant par Belleville, Les Prés-Saint-Gervais, et rentrant par les bords du canal de l'Ourcq; l'autre se dirigeant dans un sens contraire! Et la santé du peuple ne doit-elle pas exciter aussi la sollicitude de l'administration?

Ces émanations fétides ne se concentrent pas dans la voirie et ses alentours; le vent les porte au loin, surtout du côté des villages de Pantin et de Romainville, là où se dirigent de préférence les promeneurs, et il en résulte une déprécia-

tion considérable dans la valeur des propriétés.

La côte qui domine la voirie, et qui court d'une égale hauteur au Nord et à l'Est, agit puissamment sur la marche de ces émanations. Dans la plaine de Saint-Denis, l'odeur est souvent nulle, et toujours moins intense, lors même que le vent souffle dans cette direction; elle est nulle aussi, dans bien des circonstances, sur la butte Saint-Chaumont, tandis qu'au-delà le village de Belleville est infecté. Quelquefois, mais rarement, l'odeur se propage non-seulement jusque sur le boulevard du Temple et dans les rues du Marais, mais jusqu'au jardin des Tuileries; cette particularité ne se remarque qu'en été, quand l'air est calme, dans les temps lourds et orageux, le soir, après le coucher du soleil.

Cependant l'odeur de Montfaucon arrive moins souvent à Paris que dans les localités voisines, lors même que le vent souffle de ce côté. C'est que le vent qui vient du fond de la vallée prend une direction, un niveau, dans les quatre ou cinq lieues qu'il parcourt avant d'atteindre au col formé par les buttes Montmartre et St-Chaumont. Ce niveau, il continue à le garder en passant sur Paris, ne mêle point à l'atmosphère plus basse de cette ville les vapeurs fétides dont il s'est imprégné en touchant à l'écarrissage, et les porte

intactes vers les collines qui s'élèvent au midi. C'est une conséquence de la hauteur du clos, qui domine, comme nous l'avons dit, la plupart des édifices de la capitale.

L'odeur de Montfaucon disparaît subitement lorsqu'il survient une pluie légère, une forte rosée, ou un simple brouillard qui fait tomber les émanations suspendues dans l'air et les empêche de s'y élever de nouveau.

Après la bataille qui se donna sous les murs de Paris le 30 mars 1814, les Français et les Russes enterrèrent les corps humains, mais ils négligèrent cette précaution pour les chevaux. Le 13 avril, la chaleur, devenue tout-à-coup extrêmement forte, développa la putréfaction dans ces cadavres d'animaux; le canal de l'Ourcq était à sec par les tranchées faites à ses digues; la plaine se trouvait inondée; l'alarme se répandit dans les villages; on redouta l'apparition de quelque maladie contagieuse.

L'administration décida que ces cadavres seraient brûlés; tous les écarisseurs, mis en réquisition, couvrirent la plaine, et les dépouillèrent: puis on les transporta à Montfaucon, au moyen de herses renversées, traînées par des chevaux. Là on établit six énormes grils composés de barres de fer croisées, soutenues par des dés de pierre.

On y accumula les cadavres entremêlés de fagots et de bois léger; on y mit le feu. A mesure que les foyers s'affaissaient, on y jetait de nouveaux cadavres à l'aide de grandes fourches de fer, et, de temps en temps, on augmentait l'activité des bûchers en y ajoutant quelques pelletées de charbon de terre.

Les intestins remplis de liquides résistèrent le plus à l'action du feu, et l'éteignirent même souvent. On prit le parti de les précipiter dans un vieux puisard de la voirie, dont on combla l'ouverture avec de la terre.

Cette opération, commencée le 14, fut terminée le 27. Dans treize nuits et quatorze jours, près de 4,000 cadavres furent complètement consumés. On dépensa 3,846 francs pour cent dix-sept voies de bois et deux cents cotrets, 792 francs pour onze voies de charbon de terre; 302 francs pour journées de chevaux, 2,571 francs pour journées d'hommes; et 754 francs pour le fer et les faux frais; en somme, 8,265 francs; un peu plus de 2 francs par cadavre.

On fit alors la remarque que nous avons signalée: l'odeur infecte qui s'exhalait des monceaux de cadavres accumulés auprès des bûchers disparaissait complètement dès qu'il tombait de la pluie, ou même lorsqu'il survenait un léger brouillard.

Quelle influence exercent les émanations méphitiques de l'écarrissage, et l'usage de la viande de cheval sur la santé des ouvriers qui fréquentent ou habitent Montfaucon ? Si vous les interrogez un à un, ils vous répondront qu'ils ne sont jamais malades, et que cette nourriture, cette odeur, contribuent à leur bonne santé. Si vous les examinez, vous leur trouverez la belle apparence des bouchers. Il en est cependant de maigres, mais tous se portent fort bien. Les femmes y ont beaucoup d'enfans; et tout cela, d'une force et d'une bonne mine remarquables, couche pêle-mêle dans des gouffres où les commissions sanitaires n'osent mettre le nez. On voit de ces femmes, pendant leur travail dans le clos, déposer l'enfant qu'elles allaitent dans l'intérieur d'une carcasse dont elles se servent comme d'un berceau.

Il n'est pas rare de rencontrer à Montfaucon des écarrisseurs de soixante à soixante-dix ans; ce sont peut-être les plus forts et les plus agiles. Leurs père et mère sont morts dans un âge avancé, et presque toujours exempts des infirmités de la vieillesse. Dans l'épidémie de Pantin et de La Villette, et dernièrement, quand le choléra décimait Paris, les hommes et les femmes employés dans Montfaucon, soit aux matières stercorales, soit à l'écarrissage, n'ont pas

eu un seul des leurs à regretter. Devons-nous pour cela, nous prémunissant d'avance contre le retour du fléau, engager nos petites-maîtresses si frêles, si mignonnes, si vite épouvantées, à aller se mettre en pension chez Dussaussois ? J'abandonne la solution du problème à leurs nerfs délicats.

Mais, nous dira-t-on, les ouvriers de Montfaucon sont nés dans le métier, leurs parens l'ont exercé aussi, leur corps y est fait. D'accord; mais les étrangers qui viennent tous les jours au clos, et qui n'en sont jamais incommodés; les ouvriers auxiliaires que Dussaussois prend au hasard, les carriers, les plâtriers, les gargotiers du voisinage, qui se plaignent à la vérité de la mauvaise odeur, mais dont la santé n'en est jamais altérée.....

On fait tous les ans à Paris, au cimetière du Père Lachaise, près de deux cents exhumations, pour transporter dans des terrains acquis les corps provisoirement déposés ailleurs. Ces exhumations se pratiquent à toutes les époques de l'année, souvent plus de quatre mois après le décès, quand la putréfaction est dans son activité; et jamais aucun accident n'est arrivé aux fossoyeurs. Ces hommes cependant, inclinés vers la fosse qu'ils rouvrent, y respirent des émanations fétides long-temps renfermées dans un

étroit espace, et auxquelles ils viennent de livrer une issue. Ils se trouvent face à face avec ces débris humains que les maladies les plus diverses ont rendus la proie de la mort : eh bien ! on les voit sans précaution manier un à un ces cadavres, et les vider tranquillement d'un cercueil dans un autre, lorsque la putréfaction est tellement avancée que les linges tombent en lambeaux.

Qui peut vous retenir encore, belles dames qui cherchez en vain des émotions au mélodrame et à la cour d'assises ? en voici, à deux pas de vous, que vous ignorez, et qui ne sont pas plus dangereuses. Imbibez donc vos fins mouchoirs d'eaux les mieux odoriférantes, et faites-vous conduire à Montfaucon. Ah ! si la fantaisie vous en passe par la tête, je ne désespère pas de voir au premier jour une longue file d'élégans équipages à la modeste porte de l'écarrisseur Dussaussois.

EUGÈNE DE MONGLAVE.



UN
PARISIEN A VIENNE.



Je flânais l'autre jour, cherchant de par les rues de Paris, les monumens de Paris, les promenades de Paris, un sujet d'article pour les Cent-et-Un, quand je me pris tout-à-coup, saisi d'un sentiment d'orgueil national, à crier : C'est une belle chose que Paris ! Et de là, je ne fus pas long à en venir à comparer mon Paris aux autres lieux que j'avais vus : ce qui, soit dit en passant, est la manie de tous ceux qui ont mis